

M. George Mercier
M. Valien

Le Journal des Familles

RECUEIL DE LITTÉRATURE

Vol. I. — No. 1.

QUÉBEC, 7 JUILLET 1881. — 2 CENTS LE NUMÉRO.

AUX LECTEURS

L'œuvre que nous entreprenons aujourd'hui, n'est pas nouvelle; elle fait même suite. Pour tout dire, nous remplaçons le *Voléur Illustré* par le *Journal des Familles* et voulons l'améliorer de manière à le rendre profitable à toutes les classes de la société.

Chaque semaine notre messager ira converser avec vous. Il ne faut pas s'attendre cependant à autant de babillage que chez les journaux politiques. Les rêves au "bleu" ou au "rouge", toujours inutiles et frivoles, ne seront pas favorisés dans notre feuille, qui avant tout est littéraire. Celui qui s'adressera à vous sera un causeur, libre de toute arrière-pensée, vous parlant avec le désir d'intéresser et d'instruire, le seul langage de la saine littérature et du bon goût.

Il n'est pas besoin d'une longue dissertation pour démontrer que notre population, comme presque toutes celles de notre temps, est avide de nouveautés, de curiosités littéraires, aime la lecture des romans, des feuilletons. Malheureusement le choix des productions de l'esprit, si nombreuses et si diverses sous tous les rapports, ne se fait pas toujours avec discernement. On veut lire pour se distraire; c'est un besoin de notre siècle, car on s'ennuie plus que jamais de nos jours, en dépit de l'invention de toutes sortes d'amusements. Mais on n'est pas scrupuleux à propos du genre de lecture. Le premier livre venu, pourvu qu'il contienne des récits émouvants, des scènes tragiques, des histoires plus ou moins frivoles saturées d'idéal, est reçu avec empressement. Le goût est porté vers ce genre de littérature, qui semble avoir été créé exprès pour porter remède à la nostalgie. Impossible d'attirer l'attention vers d'autres objets, qui feraient oublier les fantômes du roman. Ici, c'est tout un monde dans lequel on vit, on se plaît, même, quand la solitude, se fait autour de soi. Vu ces circonstances, il importe donc de fournir à nos populations des livres, des feuilletons, dont le but n'est pas de flatter les passions et de les développer pour faire des victimes, mais qui soient sains, donnent de bons conseils, sont une aide au lieu d'être un poison.

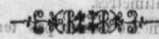
Les éditeurs du *Journal des Familles* ayant en vue de contribuer dans la mesure de leurs forces, à empê-

cher la propagation des ouvrages immoraux, publieront des écrits et des feuilletons de la plus haute moralité, ce qui ne veut pas dire qu'ils manqueront d'intérêt. Bienveillants lecteurs, vous aurez la preuve du contraire en lisant *La Cousine de Lionel*, due à la plume féconde de Mlle. Marie Marchale, et *l'Histoire d'un Jeune Homme*, par M. Jean Grange, rédacteur du journal français *l'Ouvrier*. Ces deux écrits, d'un intérêt soutenu, contiennent des passages touchants à côté de pages instructives au plus haut degré. En un mot l'utile se mêle à l'agréable, formant un tout dont vous ne devez rien perdre sans le regretter.

À part ces matières attrayantes, nous donnerons dans nos prochaines éditions des articles sur des sujets d'actualité et des chansons. Pour cette partie nous nous sommes assurés le concours de collaborateurs dévoués, — littérateurs déjà connus du public. À chaque numéro, nous publierons aussi, sur la première page, un magnifique dessin.

Telle est l'entreprise que nous commençons. Elle est difficile sans doute; il y a bien des obstacles à traverser; mais comptant sur l'intelligence et le bon esprit de la population canadienne-française, du Canada, nous avons confiance dans l'avenir. Puissent nos espérances se réaliser.

AVIS. — Nous ferons remarquer que M. J. F. Morissette, ci-devant co-propriétaire du *Voléur Illustré*, n'a aucune affaire à cette nouvelle publication.



LA COUSINE DE LIONEL

CHAPITRE PREMIER.

OU L'ON COMMENCE À FAIRE CONNAISSANCE AVEC LA FAMILLE DARSY.

Ce soir-là, bien que ce fut un mercredi, jour habituel de réception, on dinait en petit comité chez M. Darsy, le riche agent de change de la rue du Colisée.

Grande joie pour les enfants qui, dans ce cas, gardaient leur place à table, au lieu d'aller dîner dans la chambre du baby.

Or, le soir, le baby était généralement d'humeur détestable, quand il ne dormait pas, et quand il dormait, c'était bien pis encore.

La nourrice, une femme autoritaire et despotique s'il en fut jamais, n'aurait pas permis à une mouche de voler quand le sommeil du dit baby donnait la paix à l'univers.

A vrai dire, les mouches s'inquiétaient peu des *ukases* de madame Barbe.

Elles se faisaient, pour lui échapper, à la rapidité de leurs ailes de gaze tout d'abord, puis à cette habileté de manœuvres qui a fait du sermon de *fine mouche* le synonyme d'une personne impossible à prendre en flagrant délit.

À cette heure donc, elles dormaient, en général, du plus paisible des sommeils, dans les plus élevés des rideaux, ou le long des corniches du plafond, aussi tranquilles que si elles n'avaient pas eu la tête en bas et les pieds en l'air. C'est pourtant là une situation dont la simple pensée ferait frémir le plus audacieux, le plus intrépide des acrobates.

Mais pour les jeunes garçons et les jeunes filles de dix à quinze ans, c'est une autre affaire.

A six heures du soir, leurs yeux sont encore tout grands ouverts, ainsi que leur estomac, et rien n'est plus désagréable, par le fait, que de manger sans rien dire.

"Aïe! ça vaudrait être en pension!" a proclamé un jour Fanny, l'aînée des cinq sœurs.

Fanny jouit d'une grande considération parmi le petit peuple des cadettes. Elle a eu quatorze ans à Noël; voilà deux mois déjà qu'elle refuse de prendre part aux rondes et aux sauteries à la corde, organisées sous les maronniers des Tuileries ou les ombrages des Champs-Élysées.

Elle se promène majestueusement à côté de sa gouvernante, en cherchant à faire traîner sa robe sur l'asphalte ou le macadam, mais elle a un peu de peine à recueillir la boue ou la poussière qu'elle ambitionne. Rien que sa jupe portè dix centimètres de plus de longueur depuis le jour de ses quatorze ans (une sorte de robe prétexte), cependant, si ce n'est plus le costume de la petite fille, ce n'est pas encore celui de la jeune personne, et il faudra attendre trois ans au moins pour obtenir l'autorisation de commander à mademoiselle Daliger, la couturière en renom, une modeste queue de trente-cinq centimètres.

Jusqu'à là Fanny elle-même n'osera pas tenir tête à madame Barbe, laquelle gouverne la *nursery* de la façon la plus arbitraire, au nom du baby, seigneur suzerain de cette vaste pièce et autres lieux qui en dépendent.

"Ne me tourmentez pas, mes chéries! telle est la réponse invariable de madame Darsy, lorsque les unes ou les autres des fillettes vont lui porter plainte. Vous savez bien que toutes ces contestations me donnent la migraine! D'ailleurs cette pauvre Barbe dort si mal la nuit, à cause de votre petit frère, qu'il faut savoir lui laisser ses journées tranquilles."

"Votre petit frère!" — Quand ces trois mots avaient été prononcés, la cause se trouvait perdue sans appel, ce qui n'empêchait pas les plaignantes de revenir le lendemain au même tribunal, pour y entendre la même sentence.

Un seul, parmi le nombreux troupeau d'enfants habitant l'hôtel Darsy, n'allait jamais se plaindre, bien que ce fut le seul peut-être qui eût à formuler de véritables griefs.

Mais il savait bien qu'on ne l'écouterait pas! Il cornais-

sait d'avance la phrase par laquelle il serait congédié, sans qu'on eût même besoin de mettre en cause une migraine plus ou moins menaçante.

"Taisez-vous donc, Lionel! vous êtes vraiment trop insupportable. Si vous me tourmentez ainsi, je vous adresserai à votre oncle."

Lionel aurait donc été le souffre-douleur du baby et de dame Barbe, si Lionel s'était senti d'humeur à servir de patira à qui que ce soit au monde. Mais Lionel avait la plus haute idée de ses droits, — beaucoup plus que de ses devoirs, hélas! — et il se révoltait en toute occasion contre ce qui lui semblait une atteinte à ses privilèges d'*homme libre*, une violation de ses domaines.

De là des querelles sans fin: batailles avec les petites cousines, discussions avec les grandes, et, à certains jours, sérieux combats en champ clos, lorsque Lionel, oublieux de sa qualité de gentilhomme, ne dédaignait pas de descendre dans la lice, et de rompre en visière avec dame Barbe et les bonnes d'enfants, dont les nationalités anglaise et allemande lui étaient particulièrement odieuses.

Dame Barbe avait essayé, dès l'abord, voyant le peu de faveur dont Lionel jouissait dans la maison, de le dresser au service du baby; mais Lionel, dont l'humeur était fort indépendante, comme nous l'avons déjà dit, s'était hâté de démontrer avec les poings et les crocs-en-jambes, dont il connaissait mieux que personne la théorie et la pratique, qu'il n'entendait être au service que de ceux qu'il aimait.

Or il n'aimait, assurait-il en toute occasion, ni ses jeunes cousines, ni le baby et sa nourrice, ni les bonnes d'enfants, ni même madame Darsy, laquelle n'était pas sa tante, à vrai dire, mais la seconde femme de son oncle par alliance, M. Darsy, l'agent de change.

En entrant dans ces détails, nous n'avons certes pas l'intention de justifier, ou même d'excuser, les dispositions belliqueuses de notre héros. Nous racontons, voilà tout, laissant à nos petits lecteurs, dont la sagesse nous est connue, le soin de distribuer le blâme et la louange à chacun selon ses œuvres.

Mais pour en revenir au *casus belli* entre Lionel et dame Barbe, ils ne manquaient certes pas.

1o Lionel, l'indomptable Lionel, refusait absolument de se laisser tirer les cheveux, quand c'était un des plaisirs favoris du baby!.....

Quelle joie lorsque, par force ou par surprise, le petit tyranneau était parvenu à introduire ses doigts mignons dans la chevelure épaisse et crépue du pauvre Lionel!

C'étaient alors des cris de triomphe semblables à ceux des sauvages de la *Prairie* ou de l'*Ontario*, lorsqu'ils venaient de scalper quelqu'un de leurs adversaires furus ou mohiens.

Il était surprenant de voir, affirmait dame Barbe, qui n'était pas peu fière de son nourrisson, combien ce petit être avait déjà la poigne forte! Quand il tenait une fois quelque chose, et en particulier une mèche ou deux de la bruno crinière de Lionel, on avait toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise.

2o Autre particularité: n'était-il pas bien étrange de voir ce petit bonhomme chercher à s'emparer de tout ce qui se trouvait à sa portée, pour en faire l'usage le plus extraordinaire?

Que ce fût une vieille brosse, un soufflet, le petit balai, un jouet appartenant à Lionel, tous ces objets prenaient invariablement le chemin de sa bouche, et les raisonnements les plus sages, les démonstrations les plus ingénieuses, ne parvenaient pas à lui faire restituer ce qu'il considérait comme une proie légitime. Mais n'était-il pas dans son droit d'ailleurs, le droit du plus fort ? Ne l'avait-on pas habitué dans la maison, dont il était le petit roi, à tout faire plier devant ses fantaisies les plus grotesques ?

En présence de ce droit d'instinct établi et reconnu, toutes notions concernant le *tien* et le *mien* disparaissaient complètement.

Les cheveux de Lionel en particulier devaient appartenir à maître Hubert, puisque maître Hubert le voulait ainsi.

Oh ! les petits cheveux avoisinant la tempe, comme il tirait dessus, comme Lionel les défendait, sans parvenir à avoir raison de cette férocité enfantine !

« Montrez donc un peu de complaisance, Lionel ! disait madame Darsy, quand la victime involontaire faisait de vains efforts pour échapper à son bourreau. « Vraiment, vous ne savez rien supporter, et j'ai honte pour vous ! Avoir moins de raison, moins de patience qu'un enfant ! Tenez, *nounou*, il est adorable en ce moment ! Regardez comme ses yeux brillent, quel air important il se donne, et comme il sait déjà bien ce qu'il veut ! — Restez donc tranquille, Lionel ! ne remuez pas ainsi sans cesse. Vous voyez bien que ce cher bijou finira par perdre patience. Ne sauriez-vous vous prêter quelques instants à ses jeux avec un peu de bonne grâce ? »

Lionel, qui trouvait fort peu adorable la cruelle petite idole, exécutait alors les grimaces les plus variées de son répertoire, pour s'empêcher de pleurer. Il l'aurait fait de grand cœur cependant, n'était que son amour-propre considérait les larmes comme tout à fait indignes de sa qualité d'homme.

Quand madame Darsy voyait le calme à peu près rétabli, elle ramassait autour d'elle les plis volumineux de son élégante robe de chambre Louis XV, et s'éloignait avec un frou-frou qui résonnait beaucoup moins harmonieusement aux oreilles de Lionel à l'arrivée qu'au départ.

Comment la chevelure dudit Lionel, toujours peignée à la diable, éveillait particulièrement la convoitise du seigneur baby, c'est ce que la nourrice elle-même aurait été bien en peine d'expliquer, et Dieu sait pourtant si cette importante personne était profondément versée dans les mystères les plus obscurs des âmes enfantines !

Pour nous, nous ferons comprendre d'un mot à nos lecteurs, et l'influence dont Madame Earbe jouissait dans la maison Darsy, et les gâteries extravagantes dont on abreuvait le jeune Hubert.

Il était venu, Hubert, lui, septième, seul du genre masculin, après une demi-douzaine de petites filles, de *rogne-parts*, comme on disait chez les subalternes de l'hôtel Darsy, de puis la loge du concierge, où le mot avait pris naissance jusque dans les bureaux, où garçons et hommes de peine le répétaient à satiété.

Quant aux employés d'un ordre supérieur, ils avaient par ressentir très-vivement la cruelle déception de leur

patron, à chaque nouvelle naissance féminine venant renouveler ses regrets et sa douleur.

M. Darsy était un homme d'une grande bienveillance, sous un aspect froid et sévère ; il se montrait en toute occasion généreux, équitable, aussi prompt à récompenser le travail sérieux qu'à faire justice de la bassesse et de la flatterie. Aussi avait-il su gagner l'estime et l'affection de ses subordonnés, contrairement à cet axiome célèbre

Notre ennemi c'est notre maître.

Il est vrai que les subordonnés dont nous parlons étaient choisis avec le plus grand soin par le patron lui-même. Il ne se contentait pas de ces recommandations banales, arrachées la plupart du temps par l'importunité du protégé à la faiblesse du protecteur ; il examinait lui-même le sujet, l'interrogeait, l'éprouvait, le retourait en tous sens, le palpait pour ainsi dire, et ceux qui n'avaient pas la volonté bien droite, ou la conscience d'une entière blancheur, résistaient à cette minutieuse analyse.

Au contraire, les cœurs simples, les âmes de bonne volonté, les natures sans alliage lui convenaient tout de suite.

« Il n'y a pas de gens plus habiles que les gens honnêtes, » avait-il coutume de dire.

Son renom de probité sans tache, l'intégrité de sa réputation, lui avaient valu une place à part parmi les gens de finance, qui recherchaient tout son estime et son amitié.

Mais quel regret de penser que ce nom entouré d'une pareille auréole s'éteindrait avec lui, que cette charge brillante dont chaque année voyait augmenter l'importance ne passerait pas à un Darsy !.....

LE MARIAGE.

Le mariage est une espèce
De banque et de société,
Où d'abord chacun a compté
Sur le rang et sur la richesse,
Sur l'agrément, sur la tendresse,
Et quelquefois sur la beauté ;
Mais où, d'un et d'autre côté,
Chacun met en communauté
Quelque défaut, quelque faiblesse,
Dont il n'est rien dit au traité.

Aimer seul est sottise extrême ;

Il faut être aimé quand on aime !

Mezsorte dans le duo,

N'y chantez pas à perdre haleine.

Expressivo dans les soupirs,

Moderato dans les desirs ;

Mais presto coulez sur la peine,

Et piano sur les plaisirs.

AUX JEUNES FILLES.

Vous courez en riant, et chacun vous envie.
 A travers les sentiers faciles de la vie.
 Les mains pleines de fleurs, le cœur plein de chansons,
 Comme l'oiseau, volant de buissons en buissons.
 Sommes-nous affligés ; votre sainte ignorance
 Nous console bien mieux que l'humaine science.
 Nous trouvons dans vos yeux un remède à nos maux,
 Quand nous cherchons en vain dans nos plus chers travaux
 Quand vous venez à nous le front ceint de lumière,
 Dans le rayonnement de la beauté première,
 Dans l'éclat radieux de la virginité,
 Nous nous communiquons votre sérénité :
 Nous vous aimons, non pas de cette ardeur profane,
 Qui, dans un même jour, naît, grandit et se fane,
 Mais d'un amour profond, sans peur et sans orgueil,
 Si pur qu'il peut descendre avec nous au cercueil,
 Parce qu'il unit seul, en un mystère étrange,
 Les tendresses de l'homme aux extases de l'ange.

G. LEBLANC.

SOUVENIR DE SPA.

Le 1er juillet 1865, à la première heure de l'après-midi, tout le monde était en marche pour le champ de course de la Sauvenière où se préparait une des joutes les plus intéressantes de la saison. Plusieurs prix devaient être courus, et *handicap* était réservé pour le bouquet. Quinze chevaux de race avaient été inscrits, mais huit seulement allaient prendre part au concours. Différentes joutes peu intéressantes, moins émouvantes, avaient déjà eu lieu dans la matinée. La course pour le grand prix de la Sauvenière était fixée à quatre heures.

Le temps était magnifique, mais la chaleur était intense ; un ciel sans nuages laissait tomber sur le sable nu de la plaine, les rayons d'un soleil de feu. Malgré l'ardeur du jour, une foule énorme était accourue, non seulement de Spa, mais de Liège, de Verviers et de toutes les contrées environnantes, et couvrait le champ dans les limites non réservées aux courses. D'immenses et élégants pavillons présentaient leurs gradins en amphithéâtres qui allaient servir de refuge aux spectateurs privilégiés. D'autres pavillons plus petits mais plus richement décorés étaient destinés à quelques familles opulentes.

J'étais placé près de l'un des derniers.

Vers trois heures et demie, on vit arriver une élégante calèche armoriée, traînée par quatre magnifiques chevaux richement caporaonnés. Elle s'arrêta proche de ce pavillon. Chacun sur son passage, s'était rangé avec empressement ; tous les yeux se portaient pleins d'intérêt et d'admiration vers ceux qu'elle contenait, un jeune homme et une jeune femme. Sans un certain fond de ressemblance qui perçait sur leurs traits, on eût pu d'abord supposer que c'étaient le mari et la femme, mais cette ressemblance prouvait assez qu'ils étaient frère et sœur.

Le jeune homme paraissait avoir 24 à 25 ans. Une légère moustache blonde s'estompait sur sa lèvre supérieure, et surmontait une bouche dont le sourire, chaque fois qu'il se montrait, semblait permettre un trait d'esprit. Ses grands yeux

bleus brillaient d'intelligence et d'audace, et son front ombragé par sa blonde chevelure, avait un air de grandeur et de noblesse qui imposait une espèce de respect. Sa taille élancée, plus forte que la moyenne, laissait deviner dans un corps en apparence frêle, une vigueur animée par des muscles d'acier.

Tel était le dernier descendant de la noble race des comtes de Gramont, hélas ! éteinte aujourd'hui.

Sa compagne et sa sœur, ainsi que nous le disions, était d'une ravissante beauté. Le haut de sa figure était encadré par une luxuriante chevelure blonde, se relevant gracieusement sur le sommet de la tête, où elle était retenue par un diadème de diamants étincelant au soleil. Toute sa figure, empreinte d'une douce noblesse, portait le cachet juvénile d'une première jeunesse. Son front virginal était pur de toutes les atteintes des temps, des chagrins, des orages de la vie. L'ovale de sa figure était parfait et ses joues légèrement colorées de rose. Ses grands yeux bleus d'azur, ombragés de longs cils qui leur donnaient un aspect humide, respiraient chastement l'amour, et avaient une douceur angélique qui la rendait adorable ; ses lèvres vermeilles, en laissant échapper un divin sourire, montraient deux rangées de fines perles d'une blancheur éclatante. Elle était vêtue avec une charmante simplicité qui rehaussait encore la richesse de ses formes et l'éclat de sa beauté.

Le jeune comte de Gramont sauta lestement de voiture et aida sa sœur à en descendre, puis il la conduisit dans le pavillon qui lui était destiné.

La foule curieuse, après s'être occupée un instant des nouveaux venus, se laissa distraire avec sa mobilité habituelle, par d'autres incidents qui fournissaient un ample aliment à son avidité du neuf. Quant à moi, je ne sais quel charme retenait mon attention rivée sur le jeune couple. Cette circonstance me permit de saisir quelques phrases du dialogue qui s'établit entre le comte de Gramont et sa jeune sœur.

On savait que le comte avait un cheval engagé dans la course, et qu'au lieu de le confier à un jockey, il voulait le monter lui-même, et ce n'est pas le moindre attrait que présentait la lutte, car sa renommée comme sportman était connue.

A mesure qu'ils parlaient, un nuage de tristesse était venu assombrir le front si pur de la jeune fille, et je l'entendis qui disait :

« Charles, mon bon frère, n'y va pas ; cette course me fait peur.

— Calme-toi, ma chère enfant, répondit-il d'un air assuré. Ne sais-tu pas que j'ai pleine confiance en moi et en Black. Nous avons souvent fait nos preuves et tu peux te tenir tranquille.

— Non, n'y va pas, reprit-elle d'un air suppliant ; je ne sais quel sinistre pressentiment m'accable. Il me semble qu'un grand danger te menace. N'y va pas, te dis-je, confie ton Black à ton jockey.

— Ma chère sœur, ce serait montrer que j'ai peur, et je suis le comte de Gramont, repartiit le jeune homme avec une fierté pleine de grâce et de douceur. Nos ancêtres eurent d'abord les aventures chevaleresques pour exercer leur noble ardeur. Plus tard ils eurent les grands tournois. Aujourd'hui, hélas ! il ne nous reste plus guère de danger à braver. Laisse-moi, ma chère amie, je serai vainqueur, et, comme autrefois nos preux, je viendrai recevoir de ma sœur, à défaut de fiancée, le prix de ma victoire.

— Dieu le veuille ! Mais si tu ne revenais pas ! songe que je n'ai que toi au monde.

— Je reviendrai. Mais si Dieu ne le permettait pas, ajouta-t-il en reposant sur elle un regard plein de tendresse, un autre moi-même, Jules, me remplacerait auprès de toi, et tu ne perdras rien au change.

A ce nom, une pudique rougeur avait passé sur les traits de la jeune fille, et ses beaux yeux, qu'elle tenait tendrement

attachés sur son frère, s'étaient abaissés.

« Ce cher Jules, continua le comte, comme se parlant à lui-même, pourquoi n'est-il pas arrivé ? Quel contre-temps a donc pu causer son retard ? Sa dépêche de ce matin m'annonçait qu'il sera bientôt ici. Je voudrais le voir auprès d'elle pour la tranquilliser..... »

—Ma chère amie, reprit-il en regardant l'heure à une jolie petite montre ornée de pierreries, qu'il tira de son gousset, il est trois heures et trois quarts. Je dois te quitter, l'heure des apprêts est venue, et, bientôt, arrivera, celle du triomphe.

Il prit la main blanche et fine de la jeune fille, y déposa un baiser et partit.

Dix minutes après, il revint monté sur un magnifique cheval de course noir, son Black. Il était vêtu du costume des jockeys, et portait la culotte de peau, la veste bleue et la casquette rouge à large visière; son allure était dégagée, sa figure pleine de gaieté et d'entrain. Il vint recueillir un dernier sourire et un dernier salut de sa sœur, puis il alla se mêler avec les autres coureurs dans la lice qui devait bientôt être témoin de leurs prouesses.

Les jouteurs devaient franchir six obstacles, dont chacun était composé d'une haie et d'un large fossé.

En attendant le moment donné, une fanfare bruyante remplissait les airs et semblait, comme une musique militaire, exciter les guerriers au combat.

Cependant, les concurrents se rangent et attendent le signal du départ. Les chevaux, les naseaux en feu frémissent d'impatience et leur ardeur a peine à être contenue.

Le signal est donné, tous partent.

Les jouteurs les plus expérimentés excitent d'abord leurs montures et s'emportent dès le premier moment; d'autres partent d'abord modérément mais augmentent bientôt de vitesse, et dépassent les premiers. Le comte de Gramont demeure quelque temps en arrière; mais l'ardeur et la vitesse de son Black augmentent à mesure que l'espace disparaît derrière lui.

Au premier obstacle, un cheval refuse et un autre culbute sans accident grave, ni pour lui ni pour son cavalier. D'autres restent aux obstacles suivants. Au quatrième, le comte n'a plus que deux concurrents et il les devance déjà de plusieurs longueurs.

Comme j'étais placé, je pouvais observer presque simultanément Mlle. de Gramont et la course.

A chaque nouvel obstacle, un nuage d'inquiétude passait sur son front, puis, l'obstacle franchi, un sourire de satisfaction venait effleurer ses lèvres. Elle tenait une jumelle braquée sur son frère. Je ne sais si c'était une illusion ou une réalité: il me semblait voir les battements précipités et tumultueux de son cœur soulever son chaste sein.

Mais, dans leur course vertigineuse, les chevaux franchissent l'espace avec la rapidité de l'éclair. Les distances s'annulent, les obstacles se succèdent et disparaissent sans même donner à la pensée le temps de se reposer un peu. Toutes les poitrines sont haletantes.

Le comte est vainqueur. Il ne lui reste plus qu'un obstacle à franchir, et son noble coursier semble redoubler d'ardeur.....

Soudain, la jumelle s'échappa des mains de la jeune fille, une pâleur mortelle se répand sur ses traits, un cri terrible sort de sa poitrine et une clameur immense part de la foule...

Le cheval du comte, dans son élan, avait touché l'obstacle, lancé son cavalier en avant, et tous deux avaient disparu derrière la haie.

Les deux autres coureurs avaient passé sans encombre. La foule se précipite vers le lieu de l'accident. Mais une femme la devance, échevelée, les yeux hagards, sa beauté est étrange, son désespoir effrayant... c'est la sœur du comte.....

Elle arrive près de son frère et le trouve étendu, sur le bord du fossé, près de son noble coursier, le regard presque

éteint, la bouche écumante de sang. Il essaie de lui sourire: on entend ces paroles: "Pardonne-moi!" et il tombe sans mouvement. Elle se précipite sur son corps et tombe elle-même sans connaissance.

Un médecin prodigue ses soins aux deux infortunés qu'il rappelle à la vie.

Comme ils ouvraient les yeux, un jeune homme arrive tout hors d'haleine, couvert de poussière et de sueur. Un profond désespoir se peint sur sa figure. Son attitude est morne et abattue, il ne peut dire un mot, il n'ose lever les yeux et il lui semble être sous l'impression d'un songe épouvantable.

Le comte et sa sœur l'ont reconnu, et de leurs faibles poitrines, sort ce cri: "Jules!"

C'était l'ami qu'ils attendaient et qui arrivait dans ce terrible moment.

Le comte avait la colonne vertébrale brisée; il ne lui restait que quelques instants à vivre, et il le sentait. Il attira à lui sa sœur et son ami et dans un suprême effort, il dit:

« Je meurs, Jules, je te laisse ma sœur; elle n'a plus que toi pour soutien. Protège-la et aime-la toujours. Et toi, ma chère amie, accepte pour me remplacer celui que tu aimes. —Puis il ajouta—Jules, mon ami, je voudrais voir un prêtre.»

Par une sainte prévoyance de la religion, un prêtre se tenait proche du champ de course, pour le cas d'accident.

Tout le monde se retire et l'homme de Dieu administre à celui qui va partir, le saint viatique qui doit le conduire dans l'autre monde.

Sur le désir du comte de Gramont, sa sœur et Jules s'agenouillent auprès de lui. Le prêtre les fiança en présence du moribond, puis celui-ci rendit son âme à Dieu, au milieu des sanglots, des pleurs et du désespoir des fiancés, et de l'émotion profonde de la foule qui ne pouvait retenir ses larmes.

OCT. GUISET.

HISTOIRE D'UN JEUNE HOMME

CHAPITRE PREMIER

QUIN'EST QU'UNE PRÉFACE

Il n'y a pas un écrivain arrivé à quelque notoriété qui n'ait eu en sa vie plusieurs manuscrits à examiner et à recommander à un éditeur.

Je n'ai pas assez de bonheur pour échapper à aucun des désagréments de la profession d'homme de lettres: il m'a donc fallu accepter des manuscrits, les déchiffrer et les parcourir sinon les lire entièrement. C'est un des labours les plus durs qui se puissent imaginer. Il paraît qu'il y a chez MM. Mame, Hachette et autres grands éditeurs des gens qui ne font pas autre chose: je les plains sincèrement.

Le manuscrit lu, tout n'est pas fini, tant s'en faut! Il faut répondre à l'auteur: tâche ardue et délicate! Pourquoi les recueils intitulés: *Modèles de lettres à écrire dans les différentes circonstances de la vie* ne contiennent-ils pas des modèles de lettres d'un critique à l'auteur d'un ouvrage?

C'est très-bien de m'apprendre comment je dois écrire à mon parrain le jour de sa fête, ou de quelle manière je dois m'y prendre pour obtenir d'un ami qu'il me prête cinquante

frances; mais pourquoi m'abandonner à moi-même lorsque je dois écrire à un poète que ses vers sont plats et prosaïques, à un romancier que son livre suinte l'ennui, à l'auteur d'une histoire de France que ses récits traînent partout ?

J'ai assez écrit de ces sortes de lettres pour être utile à ceux qui doivent passer par la même épreuve, en donnant ici une formule générale, susceptible, avec quelques modifications, de servir dans presque tous les cas.

Voici donc ma formule :

Monsieur (ou bien Madame, ou bien Mademoiselle),

Je vous demande pardon de répondre un peu tardivement à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mes occupations en sont cause. Pas plus tard qu'hier, j'ai achevé la lecture de votre manuscrit. J'y ai trouvé de bonnes et belles choses, auxquelles j'ai pris un véritable intérêt. Malheureusement les circonstances sont si peu favorables à la littérature, que je n'ose vous conseiller de publier votre ouvrage. Peut-être seriez-vous mieux d'attendre des temps moins tristes et moins troublés. C'est vous dire, Monsieur (Madame ou Mademoiselle), qu'il m'est tout à fait impossible de vous aider à trouver un éditeur. Merci de ce que vous voulez bien me dire de flatteur de mes petits écrits. Après le bonheur d'être utile aux ignorants, rien n'est doux comme la satisfaction de plaire aux esprits cultivés et aux gens de goût.

Veillez agréer, Monsieur (Madame ou Mademoiselle), etc. Parfois ceux qui ont envoyé le manuscrit n'attendent pas votre réponse, ils viennent la chercher.

C'est un quart d'heure difficile à passer, pour moi du moins.

Il en coûte de dire à un homme :

Soyez plutôt maçon,

à une dame :

Laissez là la plume et tricotez des bas.

D'un autre côté, la conscience vous dit qu'il faut pourtant avertir ces pauvres gens.

Enfin ! on s'en tire comme on peut, au moyen d'un peu de franchise, de politesse et de charité chrétienne.

Je me crus dernièrement tombé dans un de ces guépiers. Un monsieur vint chez moi, ayant sous le bras un cahier qui avait tout l'air d'un manuscrit. Une circonstance me rassura un peu; le visiteur n'était pas embarrassé du tout; de plus, il était parfaitement mis. Sauf le cahier, rien du personnage n'indiquait le pauvre diable ou le vaniteux en quête d'un éditeur.

« Monsieur, me dit l'homme au cahier, je me nomme Victor Régnier, et je suis le filleul de feu M. Louis Godefroy, qui a longtemps habité votre ville et que vous avez connu.

— En effet, répondis-je; M. Godefroy est donc mort ?

— Oui, Monsieur, mon pauvre parrain est mort récemment à Paris. J'ai ici une copie de son testament, et je vous demande la permission d'en lire le passage qui vous intéresse.

Un homme intrigué ce fut moi. J'avais causé quelquefois avec M. Louis Godefroy de l'Ouvrier, une feuille dans laquelle j'écris et qu'il aimait à lire et à propager; mais de là à être dans le testament de cet honnête homme il y avait loin. Pourtant ces gens riches sont si bizarres ! Après tout,

M. Godefroy était bien libre de me faire un legs et moi libre de l'accepter.

Pendant que je faisais ces réflexions, l'héritier déroula son cahier et en retira une grande feuille sur laquelle je lus : Copie du testament de M. Louis Godefroy.

— Voici, dit l'héritier, et il lut :

« Je charge mon filleul, Victor Régnier, de prendre, dans le tiroir numéro 3 de mon secrétaire, un manuscrit roulé, couvert de papier bleu et attaché avec un ruban vert. Ce manuscrit devra être remis par mon filleul à M. Jean Grange, rédacteur de l'Ouvrier. Je prie M. Jean Grange de prendre connaissance de ces feuilles et d'en faire l'usage qu'il jugera à propos. »

La franchise m'oblige de dire que je fus médiocrement enchanté du testateur, du testament et de l'exécuteur testamentaire.

Je n'en fis pourtant rien paraître, et j'acceptai le manuscrit.

Ce n'était point un chef-d'œuvre. Néanmoins, je fus intéressé, et il me parut que les *Mémoires* de M. Louis Godefroy contenaient des choses utiles. Le lecteur en jugera s'il veut passer au chapitre second, qui est le premier dans le manuscrit de M. Louis Godefroy.

CHAPITRE II

UNE ARRIVÉE DE NUIT.

Il fallait qu'il possédât un oncle bien généreux celui qui a écrit qu'un oncle était un banquier donné par la nature.

Cette définition était loin de convenir à Pierre Mathieu, le frère de ma mère et mon tuteur. J'aurais apporté la peste que je n'aurais pas été plus mal accueilli dans sa maison lorsque j'y arrivai après un voyage de cent lieues, en diligence, et au cœur de l'hiver.

Quoique le maire de Châteaublanc eût écrit à M. Mathieu que son neveu lui arriverait le 5 janvier, à une heure du matin, je trouvai la porte de mon oncle fermée. Il était visible, à l'absence des lumières et à la tranquillité, que tout le monde devait être couché.

— C'est ici, dit le conducteur de la diligence, qui m'avait conduit lui-même au seuil de la maison.

Il déposa à terre un petit paquet contenant mes hardes, souleva le marteau de la porte et courut rejoindre ses chevaux, qu'il avait un moment abandonnés à leur propre sagesse.

Quoique je n'eusse pas deux ans, j'avais conscience de ma position, et ce fut le cœur bien ému que j'attendis qu'on vint m'ouvrir.

Personne ne bougea, bien que le conducteur eût frappé très-fort. Au bout de dix minutes, je crus qu'il n'y avait pas d'indiscrétion à soulever de nouveau le marteau de la porte. Hélas ! il était hors de la portée de ma main. J'eus beau me hausser sur la pointe des pieds, je ne pus atteindre le maillet.

Après une demi-heure, le froid me gagna complètement; mes dents claquaient, je tremblais de tous mes membres. Je me mis à pleurer à chaudes larmes.

Oh ! pourquoi le bon Dieu ne m'avait-il pas laissé mourir de cette terrible maladie que ma mère avait prise en me

soignant et dont elle était morte ? Je serais avec elle, avec mon père et ma petite sœur dans le cimetière de Château-blanc. Et il me semblait voir les trois tombes telles qu'elles sont à droite de la porte d'entrée, le long du mur d'enceinte, à l'endroit où l'on enterre les pauvres gens.

Ce souvenir du cimetière de ma ville natale éveilla dans mon imagination des fantômes plus effrayants les uns que les autres.

Moins brave que Bailli qui ne tremblait que de froid pendant qu'on le conduisait à l'échafaud, je tremblais de froid et de peur.

Cette peur devint une terreur complète lorsque j'entendis dans cette nuit noire les pas de quelqu'un qui s'avancait vers moi.

Si on allait m'assassiner pour me voler les deux pièces d'or que la mère Jérôme avait cousues dans la doublure de ma veste et qu'elle m'avait recommandé de garder précieusement !

Ces deux pièces d'or représentaient la valeur de quelques hardes, mises en vente après la mort de ma mère, par des voisins charitables.

Que de fois, depuis qu'il étaient cousus dans ma veste, j'avais tâté mes deux louis pour m'assurer qu'ils étaient toujours à leur place !

Ces 48 francs qui m'avaient servi à l'âter, en route, des châteaux en Espagne, me pesaient horriblement à cette heure, et je m'en serais débarrassé avec joie s'ils n'avaient pas été si bien cousus dans la doublure de ma veste.

En tout cas, j'étais bien décidé à les donner au brigand qui s'avancait lorsqu'il me dirait : La bourse ou la vie !

J'étais, en effet, convaincu qu'un homme, si criminel fût-il, ne peut pas prendre la vie d'une personne qui lui cède sa bourse.

Le malheur était que, ma bourse se trouvant dans ma veste, il faudrait me déshabiller, et alors que deviendrais-je dehors, en manches de chemise, par cette nuit glaciale ?

Pendant que mon imagination affolée battait ainsi les champs, le brigand s'avancait peu à peu. Bientôt il ne fut qu'à quelques pas de la maison de mon oncle.

J'allais crier à l'aide ! au voleur ! au tueur ! lorsque ma frayeur disparut subitement et fut remplacée par une invincible envie de rire. Le brigand était un malheureux ivrogne qui regagnait son domicile par le chemin le plus long et en faisant les zigzags les plus excentriques et les plus désordonnés. Son pied ayant heurté une grosse pierre, le pauvre homme perdit tout à fait l'équilibre et tomba lourdement sur le pavé de la rue.

Cette chute dut le dégriser un peu, car je le vis se lever et s'éloigner d'un pas presque ferme.

A peine avait-il disparu, qu'une idée lumineuse me vint.

Je cours vers la pierre qui avait fait trébucher et tomber l'ivrogne, la prendre, la porter en rassemblant mes forces, auprès de la porte de la maison, monter dessus, atteindre le marteau et frapper à coups, redoublés tout cela me prit à peine le temps que je mets à le raconter.

Il eût fallu que les habitants de la maison fussent archisourds pour ne pas entendre un pareil vacarme. Je vis une croisée du troisième et dernier étage s'éclairer. Au bout de quelques minutes, un pas lourd quoiqu'étouffé, résonnant

sur les dalles du corridor, m'avertit qu'on venait m'ouvrir.

Je peis mon petit paquet de la main gauche et portai la droite à ma casquette, prêt à saluer la charitable personne qui allait m'accueillir.

Dieu ! qu'elle était laide, la gouvernante de mon oncle, avec sa cornette de nuit, ses cheveux gris tout emmêlés, ses vieilles galoches et son air d'une personne réveillée en sursaut.

Je crois que, s'il n'avait pas fait un froid si cruel, j'aurais reculé dans la rue plutôt que d'avancer.

— Qui êtes-vous ? dit-elle brusquement, en élevant sa lampe à la hauteur de mon visage.

— Je suis le neveu de mon oncle, répondis-je étourdi, et je voudrais bien manger, me chauffer et dormir.

— Et allez donc ! dit la vieille ; pourquoi, tant que vous êtes à même, ne pas demander qu'on vous fasse du vin chaud et qu'on bassine votre lit ! Si c'est possible de venir à deux heures après-minuit faire un pareil sabbat à la porte de la plus honnête maison de la ville. Ne pouvez-vous pas aller à l'auberge ou rester au bureau de la diligence jusqu'à ce qu'il fit jour et qu'on fût levé ici ?

Comme je ne répondais rien à cette mercenaire :

— Allons, dit-elle, entrez vite : croyez-vous que je veux prendre une pleurésie à attendre par ce froid noir votre bon plaisir ?

— Je vous demande pardon, Madame, répondis-je.

Cette phrase toute simple produisit un effet magique.

La vieille se radoucit et me répondit d'un ton moins aigre : Je ne m'appelle pas « madame », d'abord, parce que je ne suis qu'une gouvernante, et ensuite parce que je n'ai pas été mariée.

Ce n'est pas que j'aie manqué de partis ; mais je les ai refusés tous, rapport à trois coquins de neveux que je voulais élever. Enfin ! Suffit ! Ce ne sont pas là vos affaires. Je me nomme Perpétue Réchigné. Et vous, comment vous appelez-

— Louis Godefroid, mademoiselle Réchigné.

— Laissez là mon nom de famille et appelez-moi : mademoiselle Perpétue, ou même Perpétue simplement.

Tout en parlant, j'étais entré dans le corridor, la porte avait été refermée et nous nous trouvions dans une petite salle à manger.

— Allons ! dit Perpétue, asseyez-vous, et puisque vous avez faim, mangez un morceau ayant d'aller dormir.

Elle me servit dans une belle assiette de porcelaine un reste de viande froide, me coupa un morceau de pain, me versa deux doigts de vin, plaça devant moi une carafe d'eau, et dit : — Vous vous passerez de serviette : je ne veux pas ouvrir l'armoire au linge à cette heure.

— Certainement, répondis-je, mademoiselle Perpétue.

Je commençai à manger en mettant les morceaux doubles, d'abord parce que j'avais bon appétit, de bonnes dents et qu'il me tardait de dormir, ensuite parce que je ne voulais pas faire attendre la gouvernante de mon oncle. Au bout d'un quart d'heure, j'avais achevé mon repas.

— Suivez-moi maintenant, dit Perpétue.

Nous montâmes en marchant doucement, jusqu'au palier du troisième étage.

Arrivé là, Perpétue ouvrit la porte d'une chambre dans laquelle se trouvaient un lit tout fait, une commode et deux

chaises. Elle plaça la lampe sur la commode, me recommanda d'avoir soin de l'éteindre avec précaution, et se retira en fermant la porte.

Laisé seul, je me mis à genoux pour faire ma prière, mais un chrétien bien embarrassé, ce fut moi. Jamais, en effet, pareil cas de conscience ne s'était présenté à mon esprit. Quelle prière réciter, celle du matin ou celle du soir ?

D'un côté il me semblait que je devais faire la prière qui précède le coucher, c'est-à-dire celle du soir ; d'autre part, comme il était près de trois heures après minuit, la prière du matin semblait à sa place.

Après y avoir réfléchi, je récitai la prière du matin, à laquelle j'ajoutai un *De profundis* pour mes parents morts. Je dois dire, pour être véridique, que je mis à l'accomplissement de ce devoir plus de bonne intention que d'attention. Je tombais de sommeil et je mourais de froid.

Il était huit heures sonnées lorsque je m'éveillai. Je me rendis à la cuisine et je demandai à une petite servante que j'y rencontrai si M. Mathieu, mon oncle, était levé.

— Si M. Mathieu est levé ! dit-elle, je vous en réponds. Il doit se trouver maintenant à moitié chemin de Sainte-Catherine, où se tient aujourd'hui la foire.

Elle ajouta que mon oncle, ayant appris de mademoiselle Perpétue que j'étais arrivé, avait demandé à me voir ; comme je n'étais pas levé, il était parti pour la foire, en haussant les épaules et prophétisant que je serais un paresseux.

Ce récit de la petite servante me fit faire d'assez tristes réflexions. Mon oncle ne devait guère être indulgent puisqu'il s'étonnait de ne voir pas levé à cinq heures du matin, un enfant de onze ans qui s'était couché à trois heures, après avoir fait en diligence un voyage de cent lieues.

Perpétue arriva, et l'accueil qu'elle me fit n'était pas propre à m'encourager et à me consoler.

Je la trouvai deux fois plus laide et plus aigre que pendant la nuit.

Cette mauvaise humeur va s'expliquer. On se rappelle que je m'étais servi d'une pierre pour me hausser jusqu'au marteau de la porte ; naturellement, j'avais laissé cette pierre à la place où je l'avais mise. Perpétue ayant voulu sortir de bon matin, n'aperçut mon pavé qu'au moment où, son pied l'ayant rencontré, elle tomba tout de son long, moitié sur le trottoir, moitié sur la chaussée. On jugera si sa colère envers moi était naturelle lorsque j'aurai dit qu'elle se cassa dans sa chûte les trois uniques dents qui lui restaient.

De ce moment date l'antipathie qu'elle m'a toujours témoignée.

Un jeune homme du voisinage avec lequel je liai plus tard connaissance me disait en riant comme un fou qu'il n'était pas surpris que mademoiselle Réchigné me gardât une dent.

Ce n'étaient là que des misères et le commencement des tribulations de mon enfance.

(A suivre.)

L'OISEAU BLEU.

J'ai souvenir, une belle matinée de juillet, d'être descendu dans mon jardin au moment où l'aurore de

ses premiers feux illuminait les cimes altières de mes grands chênes. Au milieu d'un parterre de fraises, était un vieux pommier chargé de fruits et de feuilles, et cher à mes enfants pour avoir abrité le berceau de plusieurs générations de rouge-gorges (merles). Un couple de ces aimables oiseaux en avait alors choisi la fourche hospitalière, pour y construire leur nid ; là, sur du fin foin et des mousses pétries de boue, reposaient, doux espoirs de la future couvée, quatre émeraudes. Mes yeux s'y portèrent comme par instinct. La femelle était à son poste, l'œil vigilant ; le mâle, perché sur la plus haute branche d'un grand orme voisin, l'orgueil de Spencer-Grange, roucoulait à sa compagne une de ses cazonnettes les plus tendres. Près du pommier croissait *ni tournesol* dont la corolle, amoureusement penchée vers l'astre du jour, laissait épanouir une fleur orange, au milieu d'un feston de verdure. A l'extrémité de chaque feuille, étincelaient, saphirs vivants, d'innombrables goûtelettes de rosée ; au centre du tournesol, gisait une ravissante petite créature dont la poitrine et les ailes azurées se détachant de l'acanthé et du vert tendre, miroitaient aux rayons du soleil levant ; le petit *maestro* me salua de quelques roulades mélodieuses, puis il s'envola. J'étais ravi de tant de splendeurs : ce spectacle, que peut-être il ne sera jamais donné de revoir avec une telle mise en scène, m'éblouit par sa magnificence, par la variété et l'harmonie de ses contrastes. Était-ce, me demandai-je, la réalité ou bien une scène féerique des *Mille et une nuits* ?

Aurai-je dû m'écrier, comme jadis Aristophane : "oiseau, ne perds pas de temps, je t'en supplie ; va tout de suite dans le taillis réveiller Progné ! Que l'hymne sacré jaillisse de ton gosier divin en mélodieux soubri ; roulé en légères cadences tes fraîches mélodies." Ce n'était pas une vision de fée, qu'il m'était donné de voir, mais simplement l'oiseau bleu du Canada, dans tout l'éclat de sa livrée printanière, de son costume nuptial.

J. M. LE MOINE.

Le Journal des Familles

PARAIT LE JEUDI

TAUX D'ABONNEMENT

Un an \$1.00 | Trois mois 0.25
Six mois 0.50 | Un mois, (pour la ville) 0.10

Le *Journal des Familles* est en vente dans tous les dépôts de Montréal.

A Québec on peut se procurer notre journal chez M^{rs} F. Béland, rue et faubourg St. Jean ; L. Drouin et frère, libraires, rue St. Joseph ; E. Desjardins, libraire, rue St. Joseph ; Martineau et Gauvin, libraires et relieurs, enclosure St. Joseph et Grant, à St. Roch ; et chez M^{lles} Gaston-Guy et Vaillancourt, rue St. Valier, St. Sauveur.

Nous vendons le *Journal des Familles* à raison de 16 cents la douzaine, aux marchands de journaux et aux porteurs.

Des impressions de toutes sortes seront exécutées à l'atelier du *Journal des Familles*.

G. A. LAVOIE & C^{ie},
Éditeurs-propriétaires.

Enclosure des rues Dorchester et du Roi, St-Roch, Québec.